

Sébastien Boscus

FRONTIERES ET MARGES – peintures

Celui qui part sans penser au retour, quelles que soient ses raisons, n'a pas forcément de destination à atteindre, marqué à la fois par son obligation de mobilité et par sa difficulté à se déplacer d'un pays à l'autre. Son expérience de la globalisation est très différente de celle des habitants des pays riches occidentaux, des pays du Nord, qui ont le bon passeport et retrouvent dans chaque aéroport, dans chaque grande ville, les centres commerciaux et les complexes hôteliers identiques à travers le monde. Le découpage de l'espace géographique du monde réel, plus que jamais défini par des frontières infranchissables, entre en concurrence avec l'espace virtuel du monde globalisé qui, lui, se définit par son affranchissement des frontières.

En parlant de crise migratoire ou crise des migrants, le pouvoir politique et médiatique déplace notre regard sur les arrivants, les présentant à la fois comme des victimes de catastrophes qui nous échappent et responsables d'une situation critique pour les pays d'accueil. Photos et reportages abordent la question d'un point de vue humanitaire sans pour autant se départir des préjugés et des visions simplistes : l'approche réductrice d'une grande partie des médias de masse, tient notamment au fait qu'ils montrent des personnes en déplacement de groupe, souvent homogène et soudé, renversant des barrières ou attendant pendant des jours derrière des grillages, insinuant une peur de l'invasion imminente que les commentateurs et les politiques reprennent à l'envi. Ou bien, ils sont réduits à l'état de victimes, qui nécessitent des moyens importants pour les sauver. Ainsi, le sécuritaire prend le pas sur l'universelle dans le mépris des valeurs de solidarité et de protection de ceux qui souffrent. Il s'agit en fait surtout d'une crise de l'accueil.

Mes peintures présentent des personnes de dos, courant vers un horizon inconnu. Certains, le doigt tendu indiquent un chemin qui reste inaccessible pour le spectateur. L'espoir d'une vie meilleure au-delà de l'horizon est condensé dans ce geste. Ces gens qui fuient, sont le plus souvent de dos, sans visage et sans signe distinctif ou marquant, un sac à la main, une casquette sur la tête... ils sont anonymes et même pas repérables au premier abord comme migrants, ce qu'ils sont pourtant. Ils se déplacent en petit groupe, comme des jeunes qui s'amusent ou des sportifs qui s'égaillent dans la nature. Car qu'est-ce qui différencie un migrant d'un local ? Mêmes vêtements bon marché produits en masse par des indiens exploités, mêmes baskets fabriquées en Chine, mêmes téléphones portables japonais, ils écoutent même parfois les mêmes musiques américaines et rêvent des mêmes voitures allemandes. Pourtant leur anonymat les rend suspects et pousse le spectateur à investir le champ visuel, pour découvrir des barbelés cachés au premier plan. Ce détail vient confirmer le doute : ce sont des migrants qui passent clandestinement une frontière... l'étrangeté de leur anonymat fait écho à leur statut d'étranger sans référence, sans identité autre que celle induite par le mouvement de leur corps vers le lointain.